



Méditer avec l'ACAT

Sur la prière	2
Jean 15,11-17	3
Lecture : Évangile selon Luc, 24, 13-35	5
Lectures : Néhémie, 8, 1...10 ; Évangile selon Luc, 4, 14-21	8
Méditation sur Marc 4, 35 – 41	10
Piafs, les moineaux du ciel. Évangile selon saint Matthieu 10, 26-31	12

Septembre 2015

Sur la prière

Médiation de Florence Couprie

Ce en quoi je crois, ce que je crois entendre de Dieu :
Nous ne sommes pas seuls !

Dieu est présent, d'une présence aussi légère que le poids du souffle accompagnant le prophète Élie alors qu'il sombre dans la dépression, mais aussi solide et forte que la réponse qu'est la résurrection au scandale de la croix.

Nous ne sommes pas seuls !

Dieu n'abandonne pas ses enfants. Il les accompagne – même lorsque son silence leur fait douter de sa présence.

Il nous accompagne au travers de la présence, des actes et des paroles, des pensées fidèles et des prières d'autres de ses enfants, porteurs de son amour, pour nous.

Dieu nous accompagne mais ne nous met pas à l'abri de tout ce qui peut être un danger pour nous. Nous sommes humains, comme tout être humain !

Dieu espère en nous, en notre capacité d'amour pour nos frères, afin de combattre tout ce qui peut détruire l'homme. Il nous aide, nous attend, nous fortifie.

Quand nous sommes heureux, nous désirons lui chanter notre joie, dire "merci".

Chaque fois qu'une situation est résolue, s'améliore, qu'un condamné, torturé est enfin libre, redonné à sa famille, nous voulons dire "merci, merci d'avoir accompagné nos efforts, d'avoir consolidé nos volontés".

Quand nous ne savons plus où nous en sommes tant le monde en ses horreurs pèse sur nos espérances, nous lui lançons des appels à l'aide: "S'il te plaît, éclaire-nous !"

Alors, la lecture des textes bibliques, leur méditation, le partage de leur étude avec des regards et pensées nouvelles pour nous – même s'ils nous déstabilisent, nous ouvrent à d'autres relations en lesquelles Dieu nous répond.

Oui ! Là encore nous ne sommes pas seuls !

Alors comment penser abandonner à la solitude, à l'oubli, tous les prisonniers et torturés du monde ? Comment rester à vivre seul dans notre indifférence alors que notre part d'humanité, de fraternité en Christ est niée en tant de lieux sur la planète ?

La prière est une conversation avec Dieu. Nous confions à son amour celles et ceux de nos sœurs et frères trahis par d'autres hommes, leurs bourreaux. Mais nous lui confions aussi ceux-ci, croyant qu'il est toujours possible qu'ils reviennent de leurs égarements, qu'il est toujours possible à Dieu de les éclairer en leurs intelligences et cœurs.

Dieu nous parle, d'un langage autre que le nôtre. Nous l'entendons dans l'inouï de décisions inespérées, de retournements de situations inattendus. Parfois, au cœur des plus grandes tempêtes de nos vies, nous lisons sa présence dans de petits riens qui sont, pour un instant, des îlots d'espérance, de joie parfois.

La prière est donc ce lien relationnel à Dieu, au frère, et même à nous-mêmes !

Priez sans cesse ! Que votre prière ne soit pas discours creux, coquille vide, catalogue de demandes dispensant de tout effort, de toute responsabilité. Que votre prière soit à cœur ouvert, en amour, fraternité, solidarité, esprit et vérité.

Jean 15, 11-17

« Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite.
 Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.
 Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime.
 Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande.
 Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur reste dans l'ignorance de ce que fait son maître ; je vous appelle amis, parce que tout ce que j'ai entendu auprès de mon Père, je vous l'ai fait connaître.
 Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et institués pour que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure : si bien que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera.
 Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. »

Méditation, fr. Gabriel Nissim

Vivr'ACAT - 18 janvier 2015 Célébration œcuménique

« Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et institués pour que vous alliez... » : à nous alors de nous regarder nous-même d'un nouveau regard !
 Un nouveau regard sur notre façon de vivre, sur nos capacités, sur les responsabilités qui sont les nôtres – familiales, sociales, politiques, associatives. Celles aussi que nous assumons en tant que membres de l'ACAT vis-à-vis des personnes torturées, condamnées à mort ou vis-à-vis de celles qui demandent l'asile. Toutes ces personnes auxquelles nous écrivons ou pour lesquelles nous écrivons, agissons, manifestons... Ces responsabilités, c'est le Christ qui nous les confie. Ces personnes, c'est le Christ qui nous envoie auprès d'elles – « allez ! » – pour qu'elles vivent.
 Car le Christ est venu « pour que les hommes aient la vie – et qu'ils l'aient en abondance » : ceux qui souffrent, ceux qui meurent ; ceux qui font souffrir, ceux qui font mourir. Pour que la vie soit la plus forte. Telle est la volonté de Dieu : que la vie soit victorieuse, au final.
 Malgré tout. Envers et contre tout.

Tâche impossible ? Combat permanent en tout cas. Nous l'avons constaté encore une fois ces jours derniers près de nous : la violence, la mort peut submerger notre humanité. Mais nous le savons depuis longtemps – peut-être ici en France, beaucoup ne le réalisaient pas, ne l'entrevoyaient que quelques instants sur leur écran. Des choses comme ce qui s'est passé à Paris, cela arrive chaque jour à Bagdad, à Mossoul, à Bangui, au nord du Nigeria et du Cameroun, encore ailleurs.

Et pourtant – pourtant, partout aussi, des femmes et des hommes se lèvent, chaque jour, pour aimer. Envers et contre tout. Et il nous arrive à nous aussi d'être de ceux-là.
 Il y a en chaque être humain une capacité étonnante, admirable à aimer, à semer l'amour, à faire fructifier l'amour autour de lui. Chaque être humain est envoyé, qu'il le sache ou non, « établi » capable d'aimer, capable de mettre de la vie autour de lui. Combien de femmes et d'hommes font ainsi, jour après jour, dans des circonstances parfois si difficiles, sans que cela se voie ?
 Et si nous mesurons parfois amèrement nos propres limites, nous avons aussi à mesurer cet amour – comme chez ces jeunes de vingt ans qui ces jours-ci ont risqué et donné leur vie pour en sauver d'autres. Ce que nous accomplissons là, c'est un « service ».
 Mais n'oublions pas que le mot « service », en français, a un double sens : ce peut être un travail qui nous est assigné par une autorité – « prendre, faire son service » ; ce peut être aussi l'ami qui nous appelle pour nous demander de lui « rendre un service », parce qu'il sait pouvoir compter sur notre amitié.

« Je ne vous appelle plus 'serviteurs' mais 'amis' ». Le service que le Christ nous demande, que le Père nous demande, c'est pour *lui rendre service*, par amitié : « le service que vous aurez rendu à ces plus petits, c'est à *moi* que vous l'aurez rendu » et c'est moi qui vous demande de *me* le rendre ; ce passage de Matthieu, au chapitre 25 est un texte clef pour nous, sur lequel nous avons justement réfléchi dans l'atelier sur Bible et droits de l'Homme, au cours de ce Vivr'ACAT.

Tous ces services deviennent alors une façon de vivre l'amitié que le Christ a pour nous, que nous avons pour lui. C'est aussi aller chaque fois sans doute un peu plus loin dans cette amitié entre lui et nous : nous apprenons à voir ce qu'il voit des besoins ou des manques des hommes, à entendre ce qu'il entend de leurs souffrances, à partager sa volonté et son espérance que les hommes vivent, comme nous le disions aussi dans ce même atelier en réfléchissant à l'appel de Moïse : voir, entendre, aller libérer.

Cela vaut aussi pour nous et notre propre vie : en nous aussi Dieu veut que la vie, sa vie, notre vie, fructifie.

Dans ce passage de Jean il nous est dit : « Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime ». Il s'agit évidemment d'abord du Christ qui donne sa propre vie. Mais attention : on parle beaucoup à ce sujet dans nos Églises du « sacrifice du Christ ». Peut-être avons-nous oublié que Dieu nous a clairement dit ne pas aimer les sacrifices, ne pas vouloir de sacrifices : « c'est l'amour que je veux, non les sacrifices, la connaissance de Dieu, non les holocaustes » – le Christ y insiste en reprenant les paroles du prophète Osée. D'ailleurs il est remarquable que l'évangile de Jean n'utilise jamais le mot de « sacrifice » !

Et ici, le terme exact utilisé n'est pas « se dessaisir de sa vie » ou « donner sa vie », mais « poser sa vie sur », comme on « posait » une offrande sur l'autel du Temple pour qu'elle monte vers Dieu. Or ici l'autel n'est plus l'autel du Temple de Jérusalem, ni l'autel de nos églises ; cet autel, ici, ce sont ceux que nous aimons. Comme nous posons notre main sur l'épaule de quelqu'un pour lui rendre courage, nous avons, encore plus radicalement, à poser notre vie sur la sienne pour qu'il vive.

Car l'autel, c'est chaque être humain, d'où Dieu attend et espère voir monter vers lui non pas un cri de détresse ou de souffrance, mais bien au contraire la joie d'une vie heureuse, d'une vie en plénitude.

Alors chaque fois que, par un peu ou beaucoup d'amour, par une simple main posée sur l'épaule ou par bien plus, quelqu'un est un peu ou beaucoup plus heureux – chaque fois qu'un enfant se met à rire de joie ou qu'une personne retrouve le sourire, c'est quelque chose qui monte vers Dieu, c'est une offrande qui le réjouit. Et Dieu alors est heureux parce que l'un de ses enfants a retrouvé le sourire, ou, encore bien plus, a retrouvé sa dignité.

Voilà l'offrande qui plaît à Dieu – voilà comment « poser » notre vie sur ceux que nous aimons.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes car il les aime » venons-nous de chanter à Noël. Oui, c'est la gloire de Dieu au plus haut des cieux quand plus de paix, plus de vie, plus de joie monte vers lui de notre terre humaine.

Lecture : Évangile selon Luc, 24, 13-35

Et voici que, ce premier jour de la semaine, deux des disciples se rendaient à un village du nom d'Emmaüs, à deux heures de marche de Jérusalem. Ils parlaient entre eux de tous ces événements. Or, comme ils parlaient et discutaient ensemble, Jésus lui-même les rejoignit et fit route avec eux ; mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître.

Il leur dit : « Quels sont ces propos que vous échangez en marchant ? » Alors ils s'arrêtèrent, l'air sombre. L'un d'eux, nommé Cléopas, lui répondit : « Tu es bien le seul à séjourner à Jérusalem qui n'ait pas appris ce qui s'y est passé ces jours-ci ! » — « Quoi donc ? » leur dit-il. Ils lui répondirent : « Ce qui concerne Jésus de Nazareth, qui fut un prophète puissant en action et en parole devant Dieu et devant tout le peuple : comment nos grands prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié ; et nous, nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël. Mais, en plus de tout cela, voici le troisième jour que ces faits se sont passés. Toutefois, quelques femmes qui sont des nôtres nous ont bouleversés : s'étant rendues de grand matin au tombeau et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire qu'elles ont même eu la vision d'anges qui le déclarent vivant. Quelques-uns de nos compagnons sont allés au tombeau, et ce qu'ils ont trouvé était conforme à ce que les femmes avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu. »

Et lui leur dit : « Esprits sans intelligence, cœurs lents à croire tout ce qu'ont déclaré les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela et qu'il entrât dans sa gloire ? » Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait.

Ils approchèrent du village où ils se rendaient, et lui fit mine d'aller plus loin. Ils le pressèrent en disant : « Reste avec nous car le soir vient et la journée déjà est avancée. » Et il entra pour rester avec eux. Or, quand il se fut mis à table avec eux, il prit le pain, prononça la bénédiction, le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux furent ouverts et ils le reconnurent, puis il leur devint invisible. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Écritures ? » À l'instant même, ils partirent et retournèrent à Jérusalem ; ils trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons, qui leur dirent : « C'est bien vrai ! Le Seigneur est ressuscité, et il est apparu à Simon. » Et eux racontèrent ce qui s'était passé sur la route et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

Homélie du fr. Gabriel Nissim

Assemblée générale de l'ACAT, Strasbourg, 6/7 avril 2013

Célébration œcuménique, Église S. Paul

Cette parole, frères et sœurs, elle est pour nous aujourd'hui. Car, nous aussi, nous nous approchons de ceux dont l'espérance vacille ; nous aussi, nous marchons aux côtés de ceux qui n'ont plus d'horizon pour leur existence ; nous aussi, nous essayons d'accueillir ceux qui sont venus ici en France ou en Europe pour sauver leur vie, et qui ont trouvé porte fermée ou à peine entrebâillée. Nous aussi, tout simplement, nous accompagnons d'une façon ou d'une autre ceux qui n'en peuvent plus dans leur vie : aujourd'hui pour combien de jeunes et de moins jeunes l'avenir apparaît-il bouché ? Qu'il s'agisse de ceux qui doivent s'expatrier pour trouver à s'embaucher, ou de couples qui se laissent détruire par l'accumulation des difficultés quotidiennes, ou encore de tous ceux qui simplement aimeraient « un peu de soleil dans l'eau froide », quand la vie s'est refroidie, quand l'amour s'est refroidi, quand la solitude glace le cœur...

Le Christ nous dit ici combien s'approcher, écouter, marcher ensemble, partager le repas, tous ces simples gestes sont porteurs de vie et d'espoir là où le jour baisse.

Quand à Noël dernier, Charles Florès, condamné à mort aux États-Unis, a reçu des milliers de lettres de notre part, il a su qu'il était « quelqu'un » – pas un condamné à mort, mais quelqu'un dont la personne compte, dont la vie est précieuse. Ou encore, comme je le lisais hier encore dans un journal, avec l'histoire de ces deux hommes aux vies cabossées – et voilà que sur leur chemin, ils ont rencontré l'une, puis une autre, puis encore d'autres qui les ont accompagnés jour après jour, année après année, pour les aider à sortir de la rue, de l'alcool, de la drogue. Aujourd'hui les voilà vivants, et ce sont eux qui maintenant en accompagnent d'autres...

Alors, que nous soyons actifs à l'ACAT ou ailleurs, chrétiens ou non, croyants ou non, faire un bout de chemin avec quelqu'un, être là, présent, à l'écoute, c'est quelque chose de vital, cela rend le goût de vivre. Et chaque fois que nous nous approchons ainsi les uns des autres pour cheminer ensemble, le Christ lui-même est notre compagnon de route. Quand nous écrivons, c'est lui qui écrit. Quand nous écoutons, c'est lui qui écoute. Quand nous marchons à deux, il fait le troisième.

Cette parole est encore pour nous, aujourd'hui, quand elle nous parle de souffrance, de mort et de gloire. Pas seulement de la souffrance et de l'entrée dans la gloire du Messie. Mais aussi de notre souffrance, de notre entrée dans la gloire. Car si le Messie a dû faire ce chemin, c'est en solidarité avec nous : il s'agit donc de la souffrance de chaque être humain sans exception, et, permettez-moi de le dire, aussi de notre entrée dans la gloire. De notre destinée à chacun : le Messie, précisément en tant que Messie, fait ce chemin pour que chaque être humain puisse passer de la condition humaine souffrante et mortelle au monde du Dieu vivant. Car c'est justement sa mission en tant que Messie que de faire réussir le projet de Dieu à l'égard de chaque être humain. Pour que le mal n'ait pas le dernier mot. Pour que se réalise la volonté de Dieu que nous, nous échappions au mal et à la mort pour entrer dans la Vie. Il s'agit donc d'un projet cosmique, à la taille de l'humanité toute entière, dans l'espace et dans le temps : que l'humanité, en tant que telle, soumise à présent à la loi du péché et de la mort, parvienne victorieuse dans la lumière de Dieu.

Le Christ, à Pâques, ne nous explique pas les raisons du mal et de la mort, il nous montre le chemin pour en sortir. Et lui-même, homme parmi les hommes, affronte ce combat, non pas de l'extérieur, mais dans sa propre existence humaine. Il nous dit ainsi que ce chemin, il nous faut à notre tour l'ouvrir en nous-même, et l'ouvrir à la façon dont le Christ l'a ouvert. Il nous faut nous battre contre la souffrance à la façon dont le Christ s'est battu, avec la force qui est celle de Dieu, la seule puissance qui soit celle de Dieu, celle de l'Amour. Car si Dieu est « tout-puissant », c'est de cette puissance-là et pas d'une autre. Le Christ ne lutte pas contre la violence par la violence. Comme le dira aussi un Gandhi : « si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ? »

Cela souligne une chose essentielle pour nous dans notre combat à l'ACAT comme chaque fois que nous luttons contre les injustices, la violence, à tous les niveaux. C'est là, me semble-t-il, qu'en tant que chrétiens nous avons à être conscients de l'esprit qui est le nôtre et de l'inspiration qui nous anime : notre façon d'agir ne doit jamais ajouter à la violence. Dénoncer le mal, oui, condamner des actes inadmissibles, oui, protester aussi vigoureusement que possible auprès de ceux qui le commettent, oui bien sûr, mais non pas « condamner » ces personnes.

J'aime beaucoup l'esprit qui anime les « cercles de silence » : chercher sans relâche à éveiller la conscience de ceux qui passent là, comme de ceux qui ont des responsabilités, croire en leur capacité à tous à avoir une conscience. C'est pourquoi aussi nous voyons notre action à l'ACAT à juste raison comme un « plaidoyer », en nous situant non pas dans un rapport de force, mais dans un appel à la conscience, sans ajouter à la violence du monde. Il n'est d'ailleurs pas difficile de nous rendre compte, ne fût-ce que pour nous-même, combien il nous faut faire effort pour nous départir de notre propre violence. À nous donc de nous mobiliser non seulement pour le respect des droits de l'Homme, mais aussi dans le respect de ces droits. Nous nous retrouverons là avec tant de personnes, tant d'ONG de tous bords, qui agissent dans cet esprit, comme par exemple ici au Conseil de l'Europe à Strasbourg ; sans être naïfs d'aucune façon, mais parce que c'est ainsi que nous pourrions lutter le plus humainement contre le mal – et pour nous chrétiens, parce que Dieu, dans le Christ, nous montre et nous confirme que l'amour est LA véritable force contre le mal.

Cette parole est encore pour nous, frères et sœurs, car cet amour, le Christ le partage comme du pain avec chacune, chacun de nous, il nous en nourrit par la force de l'Esprit.

Chacune, chacun, il est à nos côtés. Chacune, chacun, il crée avec nous une relation personnelle, jour après jour, jusqu'à se mettre à table avec nous et nous partager son pain – celui qui lui a donné la force d'aimer jusqu'au bout, le pain quotidien de l'Esprit que Dieu ne saurait refuser à ses enfants quand ils le lui demandent. Ce qu'il nous dit en se mettant ainsi à table avec ses deux compagnons de route, puis désormais avec nous, c'est que le partage du chemin – de la souffrance à la gloire, lui avec nous, nous les uns avec les autres – trouve son aboutissement et sa plénitude dans le partage du pain, lui avec nous, nous les uns avec les autres.

Car, contrairement à ce que nous pourrions penser, ce qui nourrit réellement, ce n'est pas de manger, mais de partager notre nourriture les uns avec les autres. Chaque fois qu'au lieu de prendre ma nourriture pour moi (et tant pis pour les autres), j'accueille à ma table et partage mon pain, fût-ce au détriment de moi-même, je nourris en l'autre comme en moi la vie véritable. Chaque fois que je partage – mon temps, mes forces, mon pain, mon vin – pour que l'autre vive, la vie, la vraie, celle de Dieu, prend force et vigueur en nous. Dieu, personne ne l'a jamais vu, mais quand nous partageons le pain, nous connaissons Dieu.

Là est sans doute quelque chose du secret de Pâques.

Là est la façon de lutter contre le mal dans notre monde.

Là est la façon d'aller sur le chemin sur lequel le Christ a marché pour entrer avec lui dans la bonté de Dieu, dans la gloire de Dieu.

C'est ainsi que nous faisons réellement mémoire du Christ dans le « repas du Seigneur ». Non pas en nous souvenant religieusement de ce qu'il a fait, mais en faisant de même à notre tour. Quand nous mettons de nous-même à partager quelque chose de la vie de ceux qu'on torture, qu'on assassine, qu'on refuse d'accueillir, chaque fois nous passons de la mort à la vie. Car celui qui veut garder pour lui-même sa nourriture ou sa vie les perdra. Mais celui qui partage son pain, sa vie, avec ses frères jusqu'au plus loin, il les trouvera. Et là même, dans le pain rompu entre nous, dans la coupe de vin partagée, le Christ devient notre hôte et il nous dit : sois le bienvenu à la table de Dieu.

Une image pour terminer, ou plutôt une icône. Vous la connaissez, c'est l'icône de Roublev : une table, du pain et du vin à partager, trois personnes qui sont le Père, le Fils et l'Esprit. Mais il reste de la place à cette table – de la place pour nous.

Et qui nous y accueillera ? Ceux avec lesquels, ici et maintenant, nous aurons marché sur le chemin, ceux que nous aurons écoutés, ceux avec lesquels nous aurons partagé notre pain.

Alors nos yeux s'ouvriront, et nous verrons la gloire de Dieu.

Lectures : Néhémie, 8, 1...10 ; Évangile selon Luc, 4, 14-21

Alors Jésus, avec la puissance de l'Esprit, revint en Galilée, et sa renommée se répandit dans toute la région. Il enseignait dans leurs synagogues et tous disaient sa gloire.

Il vint à Nazareth où il avait été élevé. Il entra suivant sa coutume le jour du sabbat dans la synagogue, et il se leva pour faire la lecture. On lui donna le livre du prophète Esaïe, et en le déroulant il trouva le passage où il était écrit :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction, pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux prisonniers : libération ! et aux aveugles : illumination ! envoyer les opprimés vers la liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur. »

Il roula le livre, le rendit au serviteur et s'assit ; tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui. Alors il commença à leur dire : « Aujourd'hui, cette parole de l'Écriture est accomplie pour vous qui l'entendez. »

Prédication du fr. Gabriel Nissim

ACAT Célébration œcuménique, dimanche 27 janvier 2013

Aujourd'hui !

Aujourd'hui, cette parole s'accomplit... - Vraiment ??

Si nous en jugeons d'après ce que nous voyons autour de nous, c'est bien loin d'être le cas : tant de pauvres qui demeurent sans espérance, tant de prisonniers – à l'ACAT, nous sommes bien placés pour le savoir – qui ne voient pas arriver leur libération, tant d'aveugles, à tous les sens du mot, toujours enfermés dans leur aveuglement. Le Règne de Dieu, ce règne de paix, de justice, de liberté, de respect, non, il n'est pas encore là. Quand viendra-t-il ? Nul ne le sait, « pas même le Fils » – seul le Père en sait le moment. Quand cesseront-elles ces tortures, cet « arraigo » au Mexique que nous dénonçons ? Quand cessera-t-elle cette pauvreté qui pèse sur tant de personnes, d'enfants, ce chômage, ces injustices criantes, cette guerre en Syrie ?

Et moi, quand serai-je libéré de mes violences, de mes colères, de mes peurs, de tout ce qui me tient esclave ?

Et pourtant... pourtant, aujourd'hui, oui, cette parole s'accomplit, non pas comme un résultat acquis une fois pour toutes, mais au sens où elle est en route, en gestation.

L'Esprit est là, au travail, malgré tous les obstacles. Non pas à la façon d'une puissance humaine qui s'impose, car ce que nous appelons la « puissance » de Dieu est radicalement autre que ce que nous en imaginerions, mais en sollicitant notre libre collaboration. Et il y a – *aujourd'hui* – des femmes, des hommes qui, sous la mouvance de l'Esprit, s'engagent eux-mêmes pour faire advenir cette libération, cette illumination, ce temps de grâce du Seigneur. Partout, des femmes, des hommes, des enfants – et nous en sommes – se laissent conduire par le Souffle de Dieu, par la force de Dieu, du moins à certains moments : alors quelque chose du Règne de Dieu commence à s'accomplir, ici et maintenant.

Cela, c'est l'œuvre de l'Esprit avec nous, en nous et par nous. Nous, tels que nous sommes, tantôt disant non – et alors la parole ne s'accomplit pas ; tantôt disant oui – et cette parole de liberté, d'illumination, prend chair dans notre vie, dans notre humanité.

Dans tout ce début du ministère de Jésus selon l'évangile de Luc, à plusieurs reprises est souligné le rôle moteur de l'Esprit.

Au baptême, l'Esprit descend sur Jésus « comme une colombe » : la colombe qui rappelle la fin du déluge, celle qui annonce que la vie renaît, avec son rameau d'olivier au bec, colombe de paix : Jésus va être l'artisan par excellence de la vraie paix. « Heureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu » : c'est vrai d'abord de Jésus, tout ensemble « fils de Dieu » et « prince de la paix ». C'est vrai de tous les artisans de paix, croyants ou non : en bâtissant la paix, ils se révèlent, ils se qualifient comme filles et fils de Dieu.

Après son baptême, c'est par l'Esprit que Jésus est conduit au désert pour y affronter le démon qui l'attaque au plus profond de lui-même en vue de pervertir sa mission – comme nous avons à affronter nos propres démons intérieurs.

C'est encore sous l'impulsion de l'Esprit que Jésus revient en Galilée et se met à parler, à guérir, à libérer. Et c'est cela que Jésus comprend quant à lui-même en trouvant le passage du prophète Esaïe : s'il est capable de guérir, de rendre la vue aux aveugles, de libérer du mal, c'est donc que l'Esprit est sur lui, l'a consacré. C'est qu'il est envoyé par Dieu : telle est sa mission, telle est la nôtre. Mission que Dieu confie à chacun de ses enfants, sous une forme ou sous une autre : en tant que filles et fils de Dieu, nous, nous sommes appelés à cette même mission et nous en recevons la capacité, chacun à notre façon. C'est bien nous qui recevons la mission et la capacité de guérir, de libérer, de rendre la vue et la vie, en tant que collaborateurs et transmetteurs de l'Esprit.

En réalité, nous avons souvent du mal à identifier, à repérer et à comprendre le travail de l'Esprit et à voir comment il est notre force, tant il est discret et respectueux de notre liberté et de ce que nous sommes chacun. Les images que la Bible nous donne de l'Esprit sont éclairantes à cet égard.

L'image utilisée au baptême de Jésus est celle de l'onction avec de l'huile. C'est pourquoi nous célébrons la confirmation dans plusieurs de nos Églises avec l'huile sainte. Le propre de l'huile, appliquée sur notre corps, est qu'elle pénètre doucement en nous pour nous détendre, pour nous soulager, pour nous donner une force nouvelle. La confirmation est comme un massage avec l'huile de l'Esprit. Et au lieu d'en mettre un petit peu sur la tête du confirmand ou du nouveau baptisé, on devrait, pour être fidèle à ce qui se passe réellement, nous en masser tout le corps, car c'est tout nous-même qui est ainsi pénétré de cette énergie.

À la Pentecôte, c'est l'image de la flamme qui est utilisée pour dire la venue de l'Esprit sur les apôtres réunis. Mais une flamme qui ne détruit pas et qui, comme au Buisson ardent, ne consume pas ce qu'elle touche. Tout au contraire, c'est une flamme de joie qui se transmet et qui communique la vie de l'un à l'autre.

Mais le nom propre « Esprit » lui-même signifie non pas quelque chose de « spirituel » au sens où nous l'entendrions aujourd'hui : il signifie « souffle », d'après son étymologie même, nous l'oublions. Et il ne s'agit pas d'un grand vent de tempête. Il s'agit bien plutôt du souffle vital, de l'haleine de vie, de l'oxygène qui nous fait vivre. Le « souffle de Dieu se joint à notre souffle », comme dit Paul : il s'y mélange si bien que nous ne pouvons les distinguer l'un de l'autre la plupart du temps.

Alors quand nous prions, quand nous écrivons pour soutenir ou pour protester, quand nous agissons pour guérir ou libérer, quand nous parlons avec ceux qui sont sans espérance, c'est le souffle de Dieu qui nous soulève, se mêle à notre propre énergie et nous met en mouvement.

Pour que l'humanité se lève – « Lève-toi et marche ! ».

Pour que, de la Guinée au Mexique, de la Papouasie à la Russie, l'humanité se mette en route vers la liberté des enfants de Dieu.

Méditation sur Marc 4, 35 – 41

³⁵ Ce jour-là, le soir venu, Jésus leur dit : « Passons sur l'autre rive. » ³⁶ Quittant la foule, ils emmènent Jésus dans la barque où il se trouvait, et il y avait d'autres barques avec lui. ³⁷ Survient un grand tourbillon de vent. Les vagues se jetaient sur la barque, au point que déjà la barque se remplissait. ³⁸ Et lui, à l'arrière, sur le coussin, dormait. Ils le réveillent et lui disent : « Maître, cela ne te fait rien que nous périssions ? » ³⁹ Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : « Silence ! Tais-toi ! » Le vent tomba, et il se fit un grand calme. ⁴⁰ Jésus leur dit : « Pourquoi avez-vous si peur ? Vous n'avez pas encore de foi ? » ⁴¹ Ils furent saisis d'une grande crainte, et ils se disaient entre eux : « Qui donc est-il, pour que même le vent et la mer lui obéissent ? »

Bernard Herbster

Comité directeur de l'ACAT – 21 juin 2015

« Qui donc est-il ? »

Question finale que posent les disciples dans le texte ! Interrogation dernière qui parvient jusqu'à nous et nous rattrape !

« Qui est celui-ci ? », se demandent les disciples, alors qu'il nous semble qu'ils avaient tous les éléments pour avoir la réponse. C'est que, sans doute, la réponse n'est pas aussi évidente que cela. En effet, comment parler de Dieu ? De quel Dieu parlons-nous ? En disant Dieu, est-ce bien celui qui se révèle en l'homme Jésus ?

Car là est le but de cet Évangile de Marc : faire découvrir, au fur et à mesure de la narration, que dans l'homme Jésus, c'est bien Dieu lui-même qui marche vers la croix. Un Dieu qui fait éclater le carcan de nos dogmes, qui échappe aux clichés de nos catéchismes.

L'histoire de la tempête apaisée fait signe sur ce chemin vers la croix. Elle fonctionne comme une parabole qui nous donne de comprendre que celui à qui obéissent même le vent et la mer va donner sa vie sans aucune résistance, dans un acte libre et éperdu d'amour.

Si je propose de lire ce récit comme une parabole, c'est que le texte l'autorise. Tout le début du chapitre 4 est constitué par l'enseignement de Jésus en paraboles. « *Il ne leur parlait pas sans paraboles pour tout expliquer aux disciples* », nous dit le verset qui précède notre narration. En fait, cette mention ne fait que reprendre ce qui est déjà dit au verset 2 de ce même chapitre. Pour ce faire, Jésus, pressé par la foule, monte dans une barque pour enseigner en paraboles. Et comme il existe un enseignement en paraboles, il y a aussi des récits-paraboles

Le soir venu, il se trouve toujours dans la même barque. Il invite ses disciples à passer sur l'autre rive, et ceux-ci l'emmènent.

Désir de Dieu de toucher d'autres rives !

Élan vers ceux d'en face !

Abîme à combler avec ce qui, de cette rive, semble étranger et étrange, voire ennemi !

À cette fin, Jésus a besoin de ses amis, besoin de leur savoir-faire de marins.

Aujourd'hui, il compte sur nous pour rejoindre d'autres hommes, dans leur altérité et leur étrangeté.

Dieu n'y va pas seul et nous sommes les bateliers de Dieu vers ces rivages, les passeurs de Dieu.

« *Et il y avait d'autres bateaux avec lui* », nous dit le texte.

Pourquoi seulement « *avec lui* », et non avec eux ?

Les attentes, les rêves de ces embarqués ont été allumés par *lui*. Les occupants de ces autres bateaux sont en quête d'un accueil qu'ils ont déjà trouvé auprès de *lui*, d'une parole d'espoir et de vie entendue chez *lui*. Qu'ainsi des hommes, embarqués dans d'autres bateaux, espèrent un rivage où ils peuvent exister, cela ne dépend pas des disciples, ni de nous.

Je ne peux pas ne pas penser aux rafiots sur lesquels s'entassent des femmes, des hommes, et des enfants, dans le souci d'une autre rive. Et malgré les risques de la traversée, leur nombre ne diminue pas.

Nous aurons beau essayer de verrouiller nos frontières, « *d'autres bateaux viendront avec lui* ».

Aujourd'hui, en Méditerranée, ou plus loin, dans les mers du sud-est asiatique, Jésus est tassé au milieu de ces gens embarqués dans une aventure désespérée, en quête d'une rive où vivre prend un sens.

Nous évoquions, plus haut, l'idée d'une traversée-parabole. Elle nous ramène aux traversées malmenées d'aujourd'hui. Elle nous redit l'attente de Dieu à notre égard, afin que toutes les barques puissent atteindre un rivage. Nous n'avons pas à nous contenter de sauver notre seul bateau, que ce soit notre société, notre Église, notre famille, notre nation, notre association. D'autres embarcations tentent de suivre la nôtre, de la rattraper peut-être même. La réalité de notre monde ne peut que nous rattraper, et cela ne dépend pas de notre bon vouloir. Par contre, cette réalité-là, Jésus la prend en compte et l'évangile nous rappelle que nous sommes embarqués, avec lui, dans ces traversées solidaires.

Oui, traversées solidaires, car nous ne sommes jamais seuls ! L'ACAT n'est pas la seule association embarquée vers une rive où l'humain espère retrouver sa dignité. D'autres associations, voguant sous d'autres bannières, ne sont pas loin et partagent le même cap. Ce qui compte, c'est la mission de libération et d'humanisation à mener sur l'autre rive !

« Survint un grand tourbillon de vent », constate le texte, comme s'il ne pouvait en être autrement. Il est vrai que le Lac de Tibériade, du fait de sa géographie, connaît des tempêtes subites. Tout comme nos traversées solidaires ne peuvent être que chahutées, mouvementées, périlleuses. Et toutes les barques risquent de sombrer de la même manière. Aucune ne peut s'en sortir seule !

Parabole de la situation de notre monde, du devenir des peuples, des franchissements communs, aujourd'hui ! Tous embarqués sur les mêmes flots à affronter les mêmes tempêtes !

Dans ces tourbillons de notre histoire, dans les tempêtes de notre temps, que fait Dieu ? Il paraît inactif, silencieux, confiant. Étonnante remarque de l'évangile : au plein milieu des fracas de la tempête, *Jésus dormait, à l'arrière, sur un coussin !*

C'est donc que les disciples sont devant ! Nous sommes, peut-être bien, moins des suiveurs de Dieu que des éclaireurs de Dieu, des ouvreurs de voies, des passeurs de Dieu !

Jésus dormait paisiblement, parce qu'il mettait sa confiance dans le savoir-faire de ces hommes. Tout comme il s'en remet à notre expérience et à notre expertise. Cette présence confiante, cet abandon de Dieu à notre capacité de lutter contre les tourmentes de nos traversées, devraient suffire à renouveler notre courage et notre opiniâtreté dans nos combats.

Lorsque, néanmoins, nous défailions et désespérons, il entend nos cris. Je crois aussi - et d'expérience - que nos cris restent la prière la plus authentique, la plus profonde.

« Au secours ! Nous périssons ! » Prière ultime !

Et Jésus répond. Il ramène le calme par une parole, par *sa parole*. Nous n'aurons jamais que cette parole pour ramener les éléments déchaînés au silence et à la paix. Ordre est donné aux tumultes de se taire ! Retour au silence, ce silence qui seul peut faire taire la cacophonie des discours du monde et les bruits qui empêchent d'être en lien, en communion, les uns avec les autres.

Pensons aux Cercles de silence qui disent l'enflure de tant de discours, la vanité de ceux qui prétendent avoir la vérité et la futilité de tous ces bavardages qui emplissent nos journées.

« Taisez-vous ! Silence ! » Telle est aussi la mission qui nous est confiée en ACAT. Apprendre la parole précise, d'autorité, pour contrer le flot impétueux des discours qui ne cherchent qu'à semer tempêtes et ouragans dans notre temps.

Rêvons que d'autres arrivent à dire de nous : « *Qui sont-ils que même les tourbillons de la torture et de la peine de mort s'apaisent et que l'océan de l'injustice et de la violence n'engloutissent pas tant d'humains ?* »

Piafs, les moineaux du ciel. Évangile selon saint Matthieu 10, 26-31

« Est-ce qu'on ne vend pas deux moineaux pour un sou ? Or, pas un seul ne tombe à terre sans que votre Père le veuille. »

Frère Jean-Pierre Brice OLIVIER
Signe dans la Bible, 22 7 15

Piafs

Jésus, dans l'évangile nous rappelle de ne pas craindre les hommes, quoi qu'ils fassent, ils ne parviennent pas à écorcher plus que l'enveloppe de notre corps. L'individu prédateur qui dissimule ses mauvaises intentions, se masque dans l'ombre, chuchote et murmure dans le but de tuer la chair de l'autre, de s'en emparer ou de la dévorer, ne peut attenter qu'à l'extérieur, au corps. Et cependant même nos cheveux sont comptés. Jésus lui-même a traversé cette réalité du monde tout au long de sa vie et jusqu'à la Passion et, bien sûr, cela reste monstrueux, toujours, qu'un individu ou un groupe sacrifie un être vivant à son égoïsme.

Mais jamais quelqu'un ne peut toucher à ce qui en nous est inatteignable sauf par Dieu et avec notre consentement, à la part incorruptible de notre être : le « je suis » qui n'est jamais entamé par quiconque ni même par le mal. Il s'agit bien du haut lieu de notre vérité la plus authentique, celle connue de Dieu, en dehors de notre péché, et qui échappe à tout jugement. Ce sanctuaire inaltérable est sans doute notre cœur, le siège de l'amour, ce que l'évangile nomme l'âme. Et ce tabernacle a le pouvoir d'accomplir que notre chair c'est à dire le tout de notre être vivant soit déjà sauvée : parce qu'aimer en vérité fait sauter les verrous du mal qui nous emprisonne et nous libère du péché et de l'accusation. Soyons sans crainte, nous valons plus que le moineau sans souci qui se monnaie pour un demi-sou.